

LESSOUTO

M. COILLARD AU LESSOUTO

Thaba-Nchu, 20 février 1899.

Voici donc une autre étape et, pour moi, un autre *Ebenézer*. Impossible d'exagérer les bontés dont nous avons été comblés. Nous laissons au Cap de chauds amis, et notre Zambézia, sous le patronage de l'Union chrétienne de jeunes gens, est en bonnes mains. Nous ne pourrions désirer mieux.

Nous avons quitté la ville du Cap pour Bloemfontein, le mardi 17 janvier. Notre ami, M. Cartwright, ne s'épargna aucune peine jusqu'à ce qu'il nous eût installés dans le compartiment qui nous était réservé. La lettre de recommandation de M. Price, le directeur en chef du trafic, adressée aux employés de toute la ligne, nous servit de talisman. Il n'est point jusqu'au conducteur qui ne nous comblât d'égards.

J'éprouvai une impression étrange en traversant de nouveau le *Karoo*, avec ses plaines et ses coteaux brûlés; pas un brin d'herbe, pas un arbrisseau et, aussi loin que s'étend la vue, rien que du gravier, des pierres et de méchantes broussailles noires. Quelle anomalie que de voir une voie ferrée décrire ses longues courbes dans cette étendue silencieuse et morne, sans la moindre apparence de vie! C'est pourtant bien le Karoo d'il y a quarante ans, un désert, un vaste tombeau. Seulement aujourd'hui, au lieu des lourds équipages bucoliques qui l'arpentaient lentement et tristement, c'est le cheval de fer et de feu, qui hennit, prend le mors aux dents et, essoufflé, franchit ces tristes solitudes. De loin en loin, une station : deux chétifs bâtiments en tôle, une pompe, deux ou trois fonctionnaires qui inspirent de la pitié, et c'est tout. Le temps de la grande vitesse n'est pas encore venu. Mais les wagons sont très confortables : ceux des premières et des secondes classes sont tous à corridors et chaque

compartiment est muni de couchettes superposées qui rappellent les cabines des paquebots.

Deux jours et une nuit et nous arrivons à Bloemfontein, la capitale de l'Etat libre de l'Orange. Elle s'est agrandie, cette ville, mais a peu changé. — Le lendemain matin, nous allions, M. Bertrand et moi, présenter nos respects au Président, qui nous reçut avec cordialité. Puis, un ami à nous encore inconnu, M. Bateman, ayant mis sa voiture et ses chevaux à notre disposition, nous chargeâmes nos bagages et partîmes. Il avait plu pendant la nuit, les chemins étaient défoncés, mais avec quatre bons chevaux et un conducteur habile, qu'importe les fondrières? Le soir nous arrivions à Thaba-Nchu par une pluie torrentielle et recevions, au presbytère wesleyen de M. et madame Dugmon, la plus aimable hospitalité.

Taba-Nchu est en train de devenir un village de blancs. C'était, il y a moins de vingt ans, un grand village de Barolongs de 10 à 15,000 âmes, sous le chef Moroko. C'était aussi une station wesleyenne des plus prospères. Aujourd'hui, il ne reste plus que des ruines où quelques centaines d'individus errent, comme des ombres parmi des tombeaux. A la mort du grand chef Moroko, ses deux fils, comme toujours, hélas! parmi ces pauvres Africains, se sont disputé le pouvoir les armes à la main. Le gouvernement de l'Etat libre épousa la cause de l'un d'eux qui fut vainqueur, mais tué sur le champ de bataille. Le gouvernement s'appropriâ tous ses droits et se crut très généreux d'accorder à ses partisans la jouissance du pays pendant quinze ans. Les quinze ans, paraît-il, expirent cette année, et la confiscation va devenir un fait accompli. Bon nombre ont déjà émigré, le reste va sans doute se disperser, et la tribu, comme telle, aura cessé de vivre.

On ne manque pas de vanter, et avec raison, la sagesse de la législation de l'Etat libre d'Orange, qui interdit pour les noirs le débit des boissons spiritueuses; mais elle écrase en même temps les noirs par un odieux système de passeports qui n'a plus sa raison d'être et par une dénégation du droit

de propriété territoriale. Elle permet à chaque ferme, pour les travaux ordinaires, une location de cinq familles, mais impose une amende de 125 francs pour chaque individu en plus, qu'un boer, pour une raison ou pour une autre, recueillerait sur son domaine. Ainsi donc, race malheureuse ! à quelques-uns seulement de tes représentants on laisse le triste privilège de trainer leur existence dans la servitude ; puis, leurs enfants, comme tous les autres, devront chercher ailleurs — mais où ? — une petite place au soleil !

Sûrement les idées libérales font trop de progrès de nos jours pour que cette politique toute d'opportuniste ne change pas.

Leeuw River, 21-22 janvier.

Le soleil s'est levé radieux ; l'air est pur, l'atmosphère rafraîchie : le pays brûlé renaît à la vie ; le cœur se dilate et l'esprit reprend son essor. Mais, peu sûrs en cette saison de la durée des sourires du temps, nous attelons de bonne heure et, malgré le mauvais état du chemin, six heures de voyage nous amènent à la « rivière des lions ». Que j'aimerais, au risque d'une indiscretion qu'ils ne me pardonneraient peut-être pas, vous faire faire connaissance avec les amis dont nous-mêmes faisons la découverte. C'est d'abord M. Newberry, qui m'avait rencontré dans une réunion à Londres ; puis ce sont ses régisseurs, M. et madame Bateman, les uns et les autres des chrétiens d'élite avec lesquels on ne peut être cinq minutes sans se connaître, se comprendre et s'aimer. Le grand domaine de M. Newberry se compose d'une agglomération de plusieurs fermes : ils ont fait de grandes plantations d'arbres, endigué par un barrage — une merveille du genre — la rivière Léo (*Leeuw* en hollandais), et formé ainsi un beau lac de cinq à six kilomètres de longueur. Autour de ce lac ou dans les bois sont dispersées des maisons blanches aux toits rouges, un charmant village, avec magasin, forge, ateliers, salle de lecture et demeures des employés, où l'on respire un air de bien-être.

Il faut visiter en détail le moulin, un vrai chef-d'œuvre d'industrie dans ce pays. Il possède plusieurs meules de l'ancien système, et aussi des cylindres d'un système tout nouveau, qui font le travail progressivement et à la perfection. Le moulin débite en moyenne 50,000 sacs de farine par an et s'alimente, non seulement du crû du pays, mais aussi des blés d'Australie. Outre les familles réglementaires, ces messieurs emploient au mois un assez grand nombre de natifs et font parmi eux une œuvre missionnaire. Ils entretiennent un maître d'école et deux évangélistes et ont construit une église déjà trop petite, car on y afflue aussi des fermes voisines. C'est pour M. Newberry la grande attraction de ses domaines d'Afrique; il a tenu à me conduire lui-même de hutte en hutte; il me faisait l'histoire de chaque individu. M. Bateman, un évangéliste plein du feu sacré, tient régulièrement des services et des réunions de prières pour les employés européens, mais aussi prêche chaque dimanche aux noirs, ou assiste, toujours avec madame Bateman, à leurs cultes.

Notre arrivée fit naturellement sensation, et le dimanche fut un jour de fête. Les natifs étaient accourus de tous les environs et nous eûmes, sous les arbres du verger, une assemblée de plusieurs centaines d'auditeurs intéressés et recueillis. Mesdemoiselles Keck, madame Goy et M. Goring, le professeur de notre École normale de Morija, avec qui j'eus de doux entretiens, étaient venus passer la journée avec nous. Belle journée qui se termina par une réunion pour les Européens.

Faut-il ajouter que ces amis de Leeuw River prennent un grand intérêt à notre mission? Je commandai une quinzaine de sacs de 100 kilos de farine et de blé pour l'expédition et les débuts de nos jeunes ménages et, quand je voulus payer, on me présenta le compte tout acquitté. La même voiture et des chevaux frais nous furent fournis pour nous conduire à Morija : une distance de 70 à 80 kilomètres. Nous passâmes une délicieuse soirée à New-Vale, où les dignes filles de

M. Keck font une belle œuvre missionnaire pour toutes les fermes environnantes. J'y retrouverai un de mes fils en la foi, qui y fait l'œuvre d'un bon évangéliste; il s'y trouve également une école prospère, sous la direction d'un bon maître. Là aussi, à New-Vale, on respire à pleins poumons une atmosphère missionnaire. Avec notre sœur, madame Goy, nous causâmes naturellement beaucoup de notre cher Zambèze. Par son départ, nous avons fait une grande perte, on le sait.

Mardi, 24 janvier.

La frontière franchie, nous voici enfin au Lessouto. Une ravissante matinée, l'air est frais, les chevaux nous emportent. Le Calédon est grossi par les pluies; mais aujourd'hui pas d'obstacles, il y a un bac. Le batelier me salue par mon nom et bientôt je reconnais en lui un de mes anciens paroissiens. A l'autre rive, je veux payer. — « Rien pour vous, me répond-il, rien! — Merci. » Et nous partons au galop. Nous sommes à Maséru. Les maisons ont changé de place et sont un peu plus nombreuses; mais c'est bien encore le même Maséru, sec et aride. Malgré les aloès du Brésil en fleurs, des arbres fruitiers, des gommiers et deux ou trois magasins, apparemment bien achalandés, Maséru n'est pas beau.

Nous avons passé en vue de Bérée; voici Qémè, voilà Masité, là-bas c'est Thaba-Bossiou, Thaba-Telle... Nous approchons de Masianokeng... Voici des cavaliers à bride abattue: c'est Joas! ce Joas que nous avons élevé et instruit. Mon brave Joas, je le reconnais bien à ce franc sourire qui découvre ses belles dents et illumine son visage. C'est un homme maintenant; son fils, un de mes nombreux « enfants » et qui porte mon nom, est un des bons élèves de notre École normale de Moriija. Sur le monticule où se trouve l'annexe, toute une foule en habits de fête entonne à notre approche un chant de circonstance, pendant que les vieux se pressent autour de moi et se disputent mes mains. La mère de Joas,

elle, accourt en sanglotant et couvre mes mains de baisers et de larmes. J'étais moi-même très ému. Arrivent alors MM. Jaccottet, Lorriaux, et Verdier, venant de Thaba-Bossiou, la famille Henry Dyke, Louis Mabile et ses sœurs, et encore des natifs. C'est à peine si nous pouvons tenir dans la petite salle où Joas nous a servi le festin qu'il avait préparé. La pluie tombe, c'est une bénédiction. L'église se remplit, et nos cœurs et nos voix éclatent en actions de grâces ; puis, nous nous arrachons à la foule pour monter en voiture. Dieu a merveilleusement béni les travaux de Joas, tant dans l'école que dans l'Église. Et ces belles montagnes tubulaires, couronnées de rochers et agrémentées de pics, comme elles parlent éloquemment de la bonté et de la fidélité de Dieu !

Morija.

Comment décrire notre arrivée ? Nous étions encore loin de la station qu'une troupe d'hommes à cheval et le chef Setha en voiture arrivaient à notre rencontre : « Hip ! hip ! hourah ! » et les chapeaux volaient en l'air. Setha improvisa alors une harangue chaleureuse, qu'il termina en entonnant : « *Ntate! lerato la hao le lekakang !* » (O Père ! combien grand est ton amour.) « C'est son cantique, disait-il, il faut le chanter avec lui » ; et ces puissantes poitrines le chantaient à faire trembler la terre sous vos pieds. Notre escorte faisait boule de neige. Au delà du Lerato, qui maintenant « coule à sec », c'est toute une foule qui nous attend en chantant des chants de circonstance, avec les écoles, drapeaux en tête. Aser Séhabane, l'intrépide pionnier de la mission et mon ancien compagnon de voyage lors de notre première expédition, lit, au milieu d'un grand silence, un discours auquel il me faut encore nécessairement répondre par quelques mots.

Je n'aime pas les démonstrations, je les supporte mal. J'avais cependant encore assez d'empire sur moi-même. Mais, quand nous arrivâmes au presbytère, quand je me rencontrai avec nos deux veuves, moi veuf aussi, dans la maison de

mon ami, maintenant si réellement vide, je ne pus me faire violence plus longtemps et contenir mon émotion... Madame Mabilie était calme et sereine comme aux jours d'autrefois ; mais, on le voit bien, elle a connu la souffrance.

On avait décoré la station de drapeaux et de devises, mais je n'avais rien vu. L'église fut bientôt comble ; le sérieux profond de l'auditoire, les paroles émues, mais sobres, du fils de mon ami et les prières ardentes qui nous transportèrent au pied du trône de la grâce, en la présence de Dieu, ramenèrent le calme et la paix dans mon cœur.

Dimanche, 29 janvier.

Il a nécessairement fallu refaire connaissance avec les personnes et les lieux.

Les personnes ! On emporte avec soi dans l'esprit et dans le cœur leur dernière photographie et, malgré tout bon sens et toute raison, on reçoit un choc en ne les retrouvant plus comme on les avait laissées : ceux-ci ont grandi, ceux-là ont vieilli, beaucoup ont passé et ne sont plus. Mais, vous aussi, vous avez vieilli et vous passez... On sort d'un rêve en retrouvant les enfants d'autrefois maintenant des hommes et des femmes, et, au milieu des vides qui se sont faits, c'est un soulagement de retrouver une vieille Pénélope, un brave Philippe Khomosaka, un vénérable Simon Féku... Mais on les compte sur les doigts.

Les lieux ! ils sont encore là les mêmes, mais transformés. La vieille église est encore là, avec son presbytère ; mais les arbres ont grandi. L'œuvre aussi a grandi et les bâtiments se sont multipliés. Je retrouve pourtant, au milieu d'un bois de peupliers qui envahit tout, les vieux tombeaux des premières familles missionnaires ; ils sont effrités et les épitaphes sont devenues illisibles... Un sentier vous conduit, sur le penchant de la colline, au champ de repos ; dans un coin, là haut, au milieu de toutes ces tombes connues de Dieu seul, s'en trouve une entourée d'une simple grille de fer. Un rocher brut, à la

tête, porte incrustée une petite plaque de marbre blanc avec cette simple inscription :

ADOLPHE MABILLE
(1836-1894)

Involontairement on s'assied ou l'on s'agenouille, et on se laisse aller au courant de ses pensées. On se sent au seuil de l'éternité. La vie se montre sérieuse et solennelle, et, en contemplant les œuvres de l'homme puissant qui repose là, on fait d'humiliants retours sur soi-même, serviteur inutile, souvent infidèle; puis, en se relevant, on se ceint de courage et de force pour travailler pendant qu'il fait encore jour...

Ces journées inoubliables se sont passées en entretiens intimes, en courses, en réunions, en soirées familières, où les chants, les méditations et la prière ont laissé leur parfum... Moriija est encore ce qu'il a toujours été, une ruche d'abeilles : chacune y est occupée, on y fait du miel, et du bon. Les Dyke et les Goring à l'École normale, qui a pris de grandes proportions; les Alfred Casalis à l'école biblique, à l'imprimerie et au dépôt de nos livres, toutes branches dont chacune va se développant d'une manière extraordinaire et qui réclament trois hommes au lieu d'un; Louis Mabilie dans la grande Église de son père, avec toute une constellation d'annexes, sa mère et ses sœurs un peu partout, personne ne reste les bras croisés.

Pour le dimanche, la pluie a cessé et le temps s'est mis au beau. De bonne heure, les gens arrivent et la station est en fête. Lérotholi aussi est là avec ses frères, ses fils et une quantité de petits chefs dont la race est montée en graine. Force salutations, poignées de mains, exclamations. Je reconnais bien ceux-ci; ceux-là sont peinés de ma courte mémoire et me rappellent toutes sortes d'incidents, hélas! depuis longtemps oubliés eux aussi.

Heureusement, la cloche met fin à cette cohue qui s'est faite autour de moi. Comme il ne peut être question d'entrer

dans l'église, cet immense auditoire, qu'on a estimé de 2,500 à 3.000 personnes, se groupe en amphithéâtre sous les ombrages. Cette masse compacte, égayée des couleurs les plus vives, présente un coup d'œil saisissant. On dirait vraiment que le vieux paganisme n'y est pas représenté : rien de sa nudité, de sa saleté, de son ocre et de sa graisse d'autrefois, qui vous inspiraient un invincible dégoût. S'il est là, il s'est caché sous des habits d'emprunt et de bon goût qui, pendant longtemps, ont été la profession extérieure du christianisme.

Je ne pouvais pas ignorer ces chefs qui étaient là devant moi, tous païens endurcis et ivrognes, et il a bien fallu leur adresser quelques paroles directes et sérieuses. Notre ami, M. Bertrand, a naturellement prononcé une allocution qui s'est fait écouter. Ce culte s'est terminé par une collecte qui a produit 600 francs environ. Chacun apportait son offrande sur la table pendant le chant d'un cantique, et j'ai vu ce que j'ai raconté quelquefois en Europe, des enfants venir, même des bébés à la mamelle, déposer leur petite pièce de six sous ! Pas de cuivre ! Et quel entrain ! quelle joie !

L'école du dimanche, qui remplissait l'église, puis la communion en plein air, ont bien complété cette belle journée. Il y avait environ 900 communicants. L'ordre était parfait, le recueillement solennel. J'ai rarement assisté à un service aussi impressionnant.

Lundi, 30 janvier.

Makéneng ! Je ne voulais pas venir au Lessouto sans visiter chez lui M. Vollet et faire sa connaissance. J'y tenais après ses expériences du Zambèze, et certes j'ai lieu d'être reconnaissant de l'avoir fait et d'en bénir Dieu. C'est M. Henry Dyke qui a eu l'obligeance de m'y conduire en voiture, bien que ce fût la veille de la rentrée de son école. Donc un effort et un sacrifice. Cela nous a fourni quelques bonnes heures de tête à tête intime que je ne voudrais pas

avoir manquées. On a beaucoup à apprendre et à recevoir dans la compagnie d'un tel homme, le fils de tels parents.

M. Vollet nous a reçus avec la plus grande cordialité. Il habite encore avec sa jeune famille une chaumière temporaire, mais les fondements d'une meilleure habitation sont déjà posés, et ce sont les élèves sortis de notre école industrielle de Léloaleng qui ont pris le contrat de cette importante construction. Je n'ai qu'un reproche à l'adresse du frère Vollet et je le lui ai fait très sérieusement, espérant qu'il en profitera : c'est que lui, avec de si beaux dons et une plume si distinguée, se soit, depuis son retour au Les-souto, renfermé dans un silence presque absolu.

Maféteng ! C'est là que, dès le matin, nous nous rendons en voiture, pour la grande réunion que notre frère y a convoquée. Elle doit réunir les Églises d'Hermon, Makéneng, Thaba-Morena et Siloé, avec toutes les annexes possibles, bien entendu. Sur tous les chemins, dans toutes les directions, ce sont des troupes de cavaliers et de piétons, des femmes en grand nombre, étalant les couleurs les plus diverses. D'ici, de là, on entend des conversations animées et des chants. On le voit, on le sent dans l'air : on va à la fête.

Maféteng est une magistrature imposante et, de loin, avec ses maisons blanches éparpillées au milieu des eucalyptus, elle fait un bel effet ; mais cette impression disparaît du moment que vous y entrez. Les bureaux du gouvernement, qui n'ont aucune prétention d'architecture, la prison, la résidence, quelques boutiques et une masse de maisons indigènes qui ont l'air triste et misérable, voilà Maféteng.

Pendant qu'on dételait nos chevaux, je remontais lentement avec Sémondji la principale rue, quand quelqu'un me tape amicalement sur l'épaule. C'est Ra-Boroko, qui porte maintenant le nom de David. C'est le premier ami que j'aie fait en Afrique parmi les noirs, quand j'y suis arrivé en 1857. Il était jeune alors, et moi aussi. Il était venu au-devant de M. et madame Daumas et leur amenait, de la part du chef Molitsane, son père, des attelages, dont un pour moi, le

jeune missionnaire. Ra-Boroko était encore païen, mais il était ouvert, droit, et m'entourait d'égards. Voyageant ensemble pendant des semaines, il n'en fallait pas davantage pour nous lier. Nos rapports subséquents, tant avec lui qu'avec son père, qui m'avait voué une grande affection, fortifièrent notre amitié. Je l'avais vu la dernière fois en 1883 ; son père, un vénérable vieillard d'une centaine d'années, était chrétien, mais lui, Ra-Boroko, était encore... un bien brave homme, mais païen quand même. Aujourd'hui, il était là, devant moi, l'image de son vénérable père, un homme à cheveux gris lui aussi, avec la même noble prestance, le même timbre de voix, le même regard profond — et lui aussi chrétien et chrétien vivant et conséquent. Quelle joie de nous revoir !

Près de l'église, et par un soleil de feu, je tombe au milieu d'une vraie fourmilière. Immédiatement entouré, assiégé, je ne sais plus à qui répondre, je ne donne plus ma main : on se la dispute. Que de vieilles connaissances oubliées ! que de figures qui me reviennent, mais sur lesquelles je ne puis mettre de noms ! que de noms même qui ne me disent plus rien ! C'est humiliant et, aux yeux de gens dont la mémoire est un coffre-fort, c'est inconcevable et presque impardonnable. Heureusement, l'heure de la réunion vient m'arracher à l'angoisse de cette gymnastique mentale. L'auditoire se masse au grand soleil et compte, comme à Morija, 2,500 personnes et plus. Une grande table nous sert de tribune. L'attention est rivée, malgré l'épouvantable chaleur. Après moi, Sémondji fait une allocution modeste, mais pleine de chaleur. Suivent alors des discours de bienvenue et de salutation, parmi lesquels se fait remarquer celui de Joël, le maître d'école de Makéneng. A mon retour du Zambèze, en 1879, au synode de Thaba-Bossiou, on m'avait reproché de ne montrer à l'horizon qu'un *moroeroe*, c'est-à-dire quelque chose d'indistinct et de vague, pas même un fantôme. Envoyé comme éclaireur, je n'apportais rien de tangible, pas même un crin de la queue d'un bœuf. Comment me suivre à la guerre sans l'appât bien

constaté du butin? — « Tu nous montres dans le lointain un *moroeroe*, un fantôme, mais où est le *bolitsé*, le crin de la queue d'un bœuf? » Joël s'empara heureusement de la circonstance et, exploitant mon discours et la présence de mes deux Zambéziens chrétiens, il montra que mon fantôme de 1879 était devenu une grande réalité et qu'en éclaireur infatigable j'étais retourné à l'ennemi et avais rapporté le crin du bœuf, l'assurance d'un riche butin pour des guerriers valeureux. Sémondji était là devant eux et il était même déjà un Etienne.

La réunion se termina par une belle collecte. Les adieux recommencèrent. On se séparait et on se dispersait à regret.

Le lendemain, nous étions déjà de retour à Morija. Nous y arrivions en même temps qu'Ellenberger qui, en deux jours, venait à cheval de Massitissi. Je l'aurais pris pour un jeune homme. Ce brave ami, qui me suit à quelques mois de distance dans la vie et avec lequel nous avons été condisciples vers 1856, ne vieillit pas; il paraît que ces longues courses lui sont encore habituelles. « Mon ami, me disait-il, je demande à Dieu encore quinze années de service pour compenser le temps gaspillé et perdu! » Quinze ans pour lui, toujours si actif... il m'en faudrait bien trente à moi, et encore!

Nous avons partagé la même chambre, et naturellement nous avons plus causé que dormi. Comme il est facile, après tout, de construire un pont qui relie le présent au passé! Malgré la diversité de nos expériences, nous nous retrouvions encore et nous nous comprenions. De notre volée, avec Germond qui est en Europe, nous sommes les seuls de reste... Mabile, Duvoisin, Eug. Casalis sont entrés dans leur repos.

La Conférence annuelle ayant été ajournée, à cause du retard de l'arrivée de M. Boegner, plusieurs frères répondirent avec empressement à l'invitation un peu soudaine qui leur fut faite de venir à Morija m'y rencontrer en Conférence extraordinaire. Parmi les questions communes qui nous intéressent, nous avions à nous occuper de celle des évangé-

listes que nous fournissent les Églises du Lessouto, de la part de responsabilité de celles-ci dans l'œuvre et des moyens de resserrer les liens qui nous unissent. Nous passâmes une bonne journée ensemble et nous la terminâmes par un entretien plein d'actualité et de sérieux sur ce témoignage qui caractérise si bien le ministère de saint Paul et de ses compagnons: « *Ces gens... ont bouleversé le monde* » (Act. XVII,6). Toutes les dames de Morija étaient avec nous, sous les arbres du jardin, et tous nous conserverons le souvenir béni de cette douce réunion... Ah ! si nous aussi nous pouvions être de ces gens qui bouleversent le monde, et non des enchanteurs ou des chiens morts !...

F. COILLARD.

LA STATION DE MAFUBÉ

Lettre de M. le missionnaire C. Christeller.

Contraste entre Qalo et Mafubé. — Situation géographique de Mafubé. — Le Griqualand. — Bassoutos et Cafres. — Fermes et locations. — Le pouvoir des chefs au Lessouto. — La diversité des Églises au Griqualand. — Notre discipline. — L'amour de l'argent. — Les déficits de la moralité. — Statistique de la paroisse. — Évangélisation par les indigènes et conversions.

Mafubé, 14 mars 1899.

Cher monsieur,

A la fin de ce mois, il y aura un an que M. Germond a quitté Mafubé et que j'ai pris la direction de cette station. Le moment me paraît venu de vous envoyer quelques détails sur cette Église, si différente de ma première paroisse au Lessouto.

A Qalo, nous avons surtout une œuvre d'évangélisation. Le nombre des chrétiens était insignifiant, comparé à celui de la masse païenne, et l'Église n'était qu'en formation. A Mafubé, l'Église existe, le nombre des membres communiants